

que nous nous y étions attendu ; il y avait pourtant plusieurs beaux oiseaux à voir.

L'exposition de la volaille a surpassé notre plus confiante attente : il y avait 150 mues remplies d'échantillons. Ici, M. J. W. Platt, de N. Y., et M. Peacock, de Montréal, ont exposé sur une grande échelle. Le déploiement de bêtes à cornes a été décidément la meilleure partie de l'exposition, et les abris, qui ont été érigés sur les principes les plus éprouvés, occupent un espace de 800 pieds.

Malgré la continuation de la pluie, le concours de monde est immense, étant de plus de 8,000 personnes. La troupe de musiciens du 26^e régiment a été présente durant l'après-midi, et celle de la société de St. Jean-Baptiste, dans l'avant-midi.

La montre de pompes à incendie a occupé la journée entière. La pompe de la première classe qui a remporté le prix a été ce que nous croyons, la *Canadienne* de la compagnie des Voltigeurs, construite par M. Lemoine.

Son Excellence, le gouverneur général, et sa suite, sont arrivés sur le lieu un peu après deux heures, et ont été reçus avec tous les honneurs dus.

Au centre du carré est une fontaine, qui a été remplie par de l'eau amenée du Lac St. Charles. Il a aussi été creusé un réservoir pour fournir de l'eau aux pompes, à l'occasion de la "grande épreuve" qui a lieu aujourd'hui. Il a été érigé des tentes où sont exposés des fleurs, des fruits et des productions de jardins : on vend des pâtisseries, des sucreries, des liqueurs, etc. ; les "frères squelettes" et une montre de phénomènes nombreux remplissent l'aire.

La ménagerie de M. Guibault, de Montréal, est exposée vis-à-vis des terrains, et immédiatement auprès, M. Bihin, géant Français bien proportionné, a fixé sa résidence temporaire, et reçoit volontiers les visites de ceux qui ont assez de curiosité pour aller voir un individu de leur espèce de près de 8 pieds de haut !

Quiconque aurait vu la foule de gens s'en retournant, le contentement peint sur leurs visages, et les auraient entendus témoignant par leur conversation animée le plaisir qu'ils avaient éprouvé, et l'intérêt que la scène excitait, ne perdrait pas l'occasion de voir notre Exposition Provinciale.

POURQUOI LES DAMES N'APPRENNENT-ELLES PAS A FAIRE LA CUISINE ?

Parmi les choses communes sur l'enseignement desquelles l'attention publique est maintenant si fortement dirigée, il est à espérer que l'art de la cuisine, un des plus communs, et néanmoins un des plus négligés de tous, en apparence, ne sera pas oublié. L'instruction des femmes de campagne dans cet art utile, leur serait aussi avantageux, lorsqu'elles sont mariées et assises près de leurs foyers, qu'aux familles des classes moyennes, chez lesquelles, avant leur mariage, elles s'engagent comme servantes.

L'émigration et l'abondance d'emploi ont donné le dessus aux servantes, dans leurs endroits, aussi complètement que si elles étaient dans l'Australie. De tous côtés, on entend les gens se plaindre de la difficulté de trouver ou de retenir, quand on l'a trouvée, une cuisinière capable de faire rôti un gigot de mouton, de faire un pudding ou de la soupe aux pois. Dans le fait, nous avons entendu parler de dames qui se proposent de se passer entièrement de servantes, comme étant l'alternative la moins fâcheuse. Sans désirer que les choses soient portées aussi loin, nous sommes convaincu que plusieurs de nos belles amies ne perdraient rien de leur dignité ou de leur bonheur, et qu'elles ajouteraient au moins un tiers aux revenus effectifs de leurs époux, si elles passaient un peu plus de temps dans leurs cuisines à surveiller la préparation du dîner de la famille, au lieu de se contenter de l'ordonner, si vraiment elles condescendent à faire même cela. Il y a environ quarante ans, les dames s'adonnaient à la cordonnerie, comme moyen décent de tuer le temps ; pourquoi ne s'exerceraient-elles pas un peu dans l'art de la cuisine ? Grâce à nos modernes poètes de cuisine, avec leurs potlons et leurs casseroles artistement arrangés, que la science et l'art ont substitués aux foyers embrasés des temps passés, les jeunes dames ou demoiselles du dix-neuvième siècle plus qu'à demi écoulé, peuvent se mêler un peu de la cuisine sans se salir les doigts, ni faire tort à leur teint. S'il n'en était pas ainsi, nous ne leur recommanderions pas de cuisiner. Nous aimerions mieux ne manger que du pain et du fromage, toute notre vie.

On dira peut-être que nos idées à l'égard de l'éducation et des occupations des femmes sont surannées ; et qu'en ces matières, comme en toute autre chose, une nouvelle ère a brillé, et qu'on en appellera victorieusement au cours d'instruction solide donné maintenant dans les collèges et les écoles, pour les demoiselles. Les dames, pourtant, qui possèdent ces connaissances solides, qui, comme Lady Jane Grey, prêtèrent la lecture de Platon à une partie de plaisir, seront probablement les moins portées à négliger l'économie de la cuisine. Elles comprendront parfaitement la dignité de l'emploi, et rappelleront à leur esprit tout ce qu'il y a de poétique dans l'art du cuisinier. Pour rien dire du dîner que Milton fait préparer par Eve, lorsqu'elle était absorbée dans des "pensées hospitalières," il y a les bandes qu'on trouve dans les livres d'histoire, où les rois tuaient les animaux et préparaient littéralement leur repas ; ou des reines et des princesses tournaient la broche, pour faire rôti la viande, ou tiraient l'eau et fendaient le bois, pour la faire bouillir. La cuisine est classique, et aucune dame qui a lu le récit de ces festins dans l'original grec, ne dédaignera d'y prendre part. Qu'on veuille bien observer que c'est aux classes moyennes et ouvrières, principalement que nous désirons faire comprendre l'importance de l'étude. Il peut

être permis à la fille d'un comte d'être assez ignorante des choses communes pour ne pas reconnaître des poulets dans une basse-cour, parce qu'ils ne courent pas avec une fois sous une aile et un gésier sous l'autre, quoiqu'il faille avouer que nos expositions modernes de volaille ont beaucoup fait pour dissiper cette ignorance. La connaissance de l'art du cuisinier est néanmoins plus nécessaire aux femmes de ménage de la population laborieuse qu'à celles des classes moyennes, parce que c'est un moyen, lors qu'il est bien employé, de faire beaucoup, ou d'aller loin avec peu. Une armée française peut subsister dans un pays où une armée anglaise périrait de faim, et cela principalement par la raison qu'un soldat français sait faire la cuisine. — *Mark Lane Express*.

En conséquence de la guerre avec la Russie d'où nous tirons notre principal approvisionnement de chanvre et de lin, les énergiques habitants des États-Unis portent leur attention sur la culture du chanvre. Celle du lin sera sans doute entreprise avec une égale énergie, tant dans ce pays que dans l'Amérique Britannique du Nord.

Avec notre mode délibéré et conservateur de procéder, et notre vénération pour les choses telles qu'elles sont, nous suivrons probablement, sur ce sujet, le même plan d'action qui a caractérisé la question de l'enseignement, la question du sanctuaire, et l'emploi du rebut des villes comme engrais pour les terres. Nous discuterons le sujet pendant les vingt années prochaines ; nous proclamerons que la tentative est visionnaire, purement théorique, incapable de succès ; et nous nous mettrons sérieusement à cultiver le lin sur un plus grand plan, lorsque la paix aura été proclamée, et que les Américains seront en possession du vide que la Russie aura laissé sur notre marché.

Même avant que la guerre eût commencé, il y avait, de la part des agriculteurs et des fabricants de toiles, un désir marqué que la quantité de lin produite dans le pays fût augmentée, mais la chose en est restée là, jusqu'à présent. En attendant, nos machines à filer le lin ont continué, d'année en année, à dévorer une plus grande partie de fibre étrangère. Notre lin importé, pendant les dix années qui se sont terminées en 1851, s'est montée à 70,000 tonneaux annuellement. Dans les trois années 1840, 1841 et 1842, l'importation moyenne annuelle a été de 62,500 tonneaux. Pour les trois années 1848, 1849 et 1850, elle n'a pas été de moins de 83,800 tonneaux. La différence peut être regardée comme égale au produit de 84,000 acres. Le nombre de fuseaux employés à filer du lin dans le Royaume-Uni, s'est monté, en 1851, à 1,068,000, c'est-à-dire, 500,000 en Irlande, 303,000 en Ecosse, et 265,000 en Angleterre.

Le plus grand nombre de fuseaux hors des Îles Britanniques, se trouve en France, où il y en a 350,000 ; mais sur le continent